

CONSERVER OU DÉTRUIRE

Supplique aux directeurs de cinémathèques

[Boris Lehman](#)

AFRHC | « 1895 »

2017/3 n° 83 | pages 106 à 109

ISSN 0769-0959

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-1895-2017-3-page-106.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour AFRHC.

© AFRHC. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

83 | 2017
Varia

Conserver ou détruire

Supplique aux directeurs de cinémathèques

Boris Lehman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/5676>

DOI : 10.4000/1895.5676

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 106-109

ISSN : 0769-0959

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Boris Lehman, « Conserver ou détruire », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 83 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 27 septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/1895/5676> ; DOI : 10.4000/1895.5676

© AFRHC



Boris Lehman, *Funérailles (de l'art de mourir)* (2016).

Conserver ou détruire Supplique aux directeurs de cinémathèques

par Boris Lehman

La question est la suivante. Que faire de ses affaires ?

Tous les jours il y a des gens qui meurent. On doit vider leur maison. Cinquante, cent ans de vie, des objets, des meubles, des vêtements, de la vaisselle, des photos, et parfois des œuvres d'art.

Quand on a des enfants, de la famille, c'est autre chose. Il y a les droits de succession, des questions d'argent, toujours. Hériter semble être une bonne nouvelle, de prime abord, mais on se rend compte très vite qu'on est entraîné dans un imbroglio de soucis et d'ennuis de toutes sortes, droits d'auteur, partage, etc.

avec ce qui est permis et ce qui ne l'est pas.

Ces questions de patrimoine (qui est l'auteur, à qui appartient...) mènent presque toujours à des conflits d'intérêts, des malentendus, des vols ou appropriations, des blocages, des interdictions...

Vendre a toujours été compliqué (ça demande de faire des inventaires, des tarifs, une comptabilité...) je n'ai jamais voulu m'y intéresser. J'ai renoncé à mes droits d'auteur (mes films ne passent de toute façon jamais sur aucune chaîne de télévision), je n'accepterai plus aucun prix, je ne peux (et ne veux) plus que recevoir et donner (cadeau, don, potlach).

Dans ma vie, j'ai beaucoup accumulé. De manière presque méthodique. Déterminée. Un peu tous les jours. Des miettes, qui ont fini par faire un gros tas. Pourquoi j'ai fait tout ça ? Je n'en sais rien. En tout cas, ça m'a aidé à vivre.

La pellicule et le papier, c'est bien connu, c'est lourd, encombrant et fragile, ça prend la poussière, ça se détériore, c'est éphémère.

Et donc, à un certain âge, on se pose la question. Que faire avec tout ça ? Donner ? Jeter ? S'en débarrasser ?

Aujourd'hui ce tas me pèse et m'étouffe.

C'est comme une maladie, qui me donne mal au ventre, mal à la tête et j'ai envie de vomir, de la faire disparaître.

Finalement, comme dans beaucoup de mes films, où j'apparaissais puis disparaissais.

On sait aujourd'hui qu'au cinéma ce sont justement des films dont on ne soupçonnait pas l'importance, qui sont devenus précieux. Ainsi beaucoup de ceux réalisés par des amateurs, qu'on disait sans intérêt. Ils témoignent de quelque chose, d'une époque, d'une histoire, ils sont devenus les

archives de notre temps. Flaherty le disait déjà : les grands films du futur ne seront pas faits par de grands cinéastes, mais par des inconnus, des anonymes.

Je me suis toujours senti comme un amateur, bien avant que je n'entre dans l'école de cinéma (INSAS à Bruxelles). J'ai travaillé essentiellement avec des non professionnels, et même, pendant plus de quinze ans, avec des malades mentaux. J'ai conservé ce que je filmais, mes trajets quotidiens, mes amis, mes voyages, mes lieux de rencontres. Les gens que je croisais ou visitais (certains loin d'être quelconques : Cage, Opalka, Boltanski, Rouch, Buache, Mekas) ou qui voulaient bien jouer pour moi (Lonsdale, Lou Castel, Armand Gatti parmi tant d'autres).

Ce sont là mes archives, le Mexique des Tarahumaras, le Birobidjan, Lausanne, Waterloo, Bruxelles, les Fagnes, la mer du Nord... Au fond, on ne fait, sans même en être conscient, que de l'archéologie du présent.

Je ne veux pas dire ici que je suis plus important qu'un autre.

Bien entendu, on se croit toujours supérieur. Tout créateur, tout réalisateur a un ego démesuré. Orgueil et vanité. Même si on a fait le deuil de cette chose-là, on se dit qu'on vaut tout de même quelque chose, fût-ce à travers ce qu'on a filmé.

Alors...

Garder ou jeter.

Conserver ou détruire.

Restaurer ou laisser mourir.

La chose n'est pas aisée et ne se décide pas.

Le temps fait l'affaire. Le temps, les circonstances, le hasard et la chance. Certains se donnent des moyens d'adopter une stratégie pour entrer dans l'histoire et se donner une deuxième vie.

Un dépôt dans une archive, une bibliothèque nationale qui entretiendra, classera, valorisera, ouvrira aux chercheurs.

Offrir aux plus offrants ? Donner à qui veut bien ?

Ou tout jeter ?

Je me répète. Il m'arrive aussi de pleurer. Je regarde tous les jours quelques images que j'ai faites jadis et c'est comme si je les voyais pour la dernière fois. J'ai envie alors de les jeter, de les détruire. Je ne veux pas revenir en arrière.

Je ne serai pas capable de faire le geste radical d'Henri Michaux brûlant les lettres qu'on lui envoyait, rêve (il aurait voulu qu'on brûle tous ses manuscrits) que Kafka n'a pas pu mettre à exécution.

Ou celui de Jean-Pierre Raynaud qui a mis en pièce sa maison (mais, astuce d'artiste, il en a quand même revendu les pièces détachées).

J'ai jeté et brûlé personnellement environ 200 films – j'ai filmé la scène – personne ne s'en est vraiment ému et, plus récemment encore, j'en ai encore jeté une soixantaine. À part Méliès, je ne

connais aucun autre cinéaste qui ait détruit volontairement ses films (Il semblerait que Claude Lelouch l'ait fait avec son premier film, *le Propre de l'Homme*). Mais dans mon cas, je n'étais ni ruiné ni désabusé, c'étaient pour moi des films de jeunesse, ratés, insatisfaisants que je ne voulais plus regarder.

Du voyeur et du vampire que j'étais, je suis devenu le pyromane.

Sacrifice ou malédiction, qui le saura ?

Gérard Gartner, sculpteur et plasticien d'origine tzigane qui n'a jamais rien vendu de son vivant a détruit la totalité de son travail, acte extrême, irréversible et mûrement réfléchi : « *Je le justifie par des considérations métaphysiques et philosophiques* » a-t-il déclaré. « *Tout est en mouvement et j'anticipe sur le futur. Tout, un jour, disparaîtra* », ajouta-t-il. Ce qui est une évidence. C'était en janvier 2016, à Douarnenez. Il avait 81 ans.

Ce n'est pas rien de détruire ce qu'il avait fabriqué et aussi ce qui l'avait fabriqué. Mais c'est peut-être ça aussi l'art : le retour au néant.

Aujourd'hui que j'ai cessé de filmer (dans les années 80, je filmais à peu près tous les jours) et réalisé quelques centaines de films principalement sur pellicule, quelques centaines de milliers de photos, rempli de mon écriture une centaine de cahiers, écrit pas mal de lettres, des projets,... une œuvre en somme, inachevée sur bien des points, la question est peut-être celle-ci : que va-t-il rester ? qu'est-ce qui pourra me survivre ?

Et qui peut dire aujourd'hui si tout cela en vaut la peine ?

Peut-être vous.

avril 2016